
La Pêche à rôder et la Presse

LA PÊCHE, UN ART DE L'IMPATIENCE ?

Pour la plupart, pêche rime avec patience, passivité, ennui. C'est l'éternelle caricature du pêcheur en papi affalé devant sa canne, les yeux rivés à son flotteur qui ne coule jamais.

Or, à lire les récits ou à regarder les photos de Jacques-Étienne Bovard, qui rôde depuis son enfance le long des rivières et des lacs, on verra que la pêche peut se décliner en inventaire émotionnel extraordinairement contrasté et intense : le temps devient affût passionné, au seuil d'un autre monde, où se confondent la mémoire et le rêve. La rivière se livre, ou ne se livre pas, telle une femme irrésistible et insaisissable. Quel ennui ? Quelle patience ? Le pêcheur rôde, ruse, rêve, délire, jubile, explose – de joie, de fureur. Et c'est toujours un morceau de lui-même qu'il finit par ferrer, dans les clairs-obscur où le regard se perd.

Texte de la quatrième de couverture de l'édition originale

MISÈRES ET GRANDEUR DE L'HOMME QUI PÊCHE

Maupassant avait tort de n'y trouver qu'« un idéal de boutiquier ». Avec La Pêche à rôder, l'écrivain vaudois publie un magnifique éloge de cette activité méconnue et inaugure une nouvelle collection de beaux livres chez l'éditeur Bernard Campiche.

Pauvres pêcheurs, ensevelis sous les idées reçues. Le XIX^e siècle nous a légué son mépris de la pêche qui, aujourd'hui encore, passe pour un loisir médiocre, guère plus reluisant que l'avachissement du téléspectateur devant son poste. Les Américains ne partagent pas ces préjugés. Là-bas, la pêche a su inspirer de grands textes comme *Le Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway, les chroniques de Jim Harrison ou celles de Thomas MacGuane. En publiant *La Pêche à rôder*, Jacques-Étienne Bovard comble donc un vide littéraire, et il le fait avec talent : c'est un bonheur de constater qu'un écrivain vaudois peut s'inscrire dignement dans cette lignée d'outre-Atlantique.

Il y est question de l'impatience du pêcheur à l'heure de l'ouverture, des traques bien ou mal récompensées, du temps qui se métamorphose au fil de l'eau, de la psychologie propre à l'homme qui cherche la « touche ». Mais aussi de l'auteur qui est depuis son plus jeune âge une espèce de rôdeur impénitent et qui publie ici, par le détour de la pêche, son texte le plus personnel. Ce dernier s'accompagne de photographies dont Jacques-Étienne Bovard est également l'auteur et l'ensemble donne lieu à une vraie réussite par laquelle l'éditeur Bernard Campiche inaugure une nouvelle collection de beaux livres.

— *Votre nouveau livre s'intitule La Pêche à rôder : qu'est-ce que c'est ?*

— Il faut distinguer deux types de pêche. Il y a la pêche où on attend le poisson assis, immobile, et qui s'appelle la pêche au coup. La pêche à rôder, au contraire, implique que le pêcheur se déplace constamment pour aller à la rencontre du poisson. On sonde ainsi la rivière. On essaie toutes sortes de techniques pour rencontrer généralement un carnassier, truite, brochet, perche ou autre, qui est lui-même à l'affût. Cela suppose une façon de lire la rivière, de l'interroger avec sa canne ou avec ses leurres pour provoquer la touche, et c'est une attitude qui dépasse de loin l'activité strictement halieutique. Elle correspond aussi à une manière de se déplacer dans l'existence, de lire les paysages ou les visages, de saisir des expressions fluides et mouvantes comme la rivière.

— *Cette attitude est liée à l'écriture ?*

— Oui, on écrit aussi en sondant la phrase, le dictionnaire ou les émotions pour avoir tout à coup la « touche » du mot. Comme à la pêche, il arrive que tout m'échappe, sans que je sache pourquoi. Ou alors je connais l'état de grâce, je fais ce que je veux, l'écriture coule de source si je puis dire. Il y a de tout cela dans le verbe « rôder ». Dans mon livre, j'admets une sorte de cheminement parallèle entre la passion de la pêche et celle de l'écriture. Je voulais suivre au fil du courant ces deux pentes que j'ai en moi.

— *Il existe toute une littérature américaine inspirée par la pêche. Pourquoi ne possédons-nous pas l'équivalent ?*

— À partir du XIX^e siècle, la pêche a été caricaturée comme une activité de petit-bourgeois et a été associée à toutes sortes d'infortunes comme la médiocrité ou le cocuage. On la représente le plus souvent sous les traits du pêcheur au coup, assis devant un flotteur rouge, figé dans l'attente. Ce cliché apparaît chez Daumier, chez

Musset, ou encore chez Maupassant qui évoque « l'espérance de prendre du goujon, cet idéal du boutiquier ». Dans leurs œuvres, le pêcheur est invariablement un raté, un pauvre type qui passe à côté de la vraie vie.

— *Il reste quelque chose de ce mépris aujourd'hui ?*

— Il me semble moins présent, mais il en reste quelque chose. Pour la plupart des gens, la pêche connote toujours la niaiserie. Spontanément, ils ne sentent pas sa grandeur. Sauf quand ils vont voir *Et au milieu coule une rivière*, le film de Robert Redford avec Brad Pitt. Là, tout à coup, le public découvre que la pêche peut être grandiose, que le geste du pêcheur à la mouche est vraiment un beau geste, mais c'est encore une fois les États-Unis : pour les Américains, il est aussi naturel d'aller à la pêche que de monter à cheval.

— *Vous êtes plutôt un écrivain qui pêche ou un pêcheur qui écrit ?*

— Il m'est arrivé de dire que je pêchais parce que j'avais envie d'écrire un livre là-dessus. De manière générale, je me sens de plus en plus comme un écrivain dans tout ce que je fais. Il m'a fallu au moins cinq livres pour m'avouer que ce n'était pas simplement un intérêt ou un goût, mais que c'était viscéralement attaché à moi-même. Il n'y a pas de jour sans que je lise, sans que j'entende, sans que je fasse quelque chose dont je me dis que ça pourrait servir plus tard. Je récupère tout. J'entasse tout dans ma mémoire. Je suis une espèce de ruclonneur permanent.

— *À vous lire, on se dit que la pêche réveille quelque chose de très archaïque.*

— En effet, au fil des heures, ou parfois très vite, je me retrouve en traque, complètement concentré sur l'ap-

proche, la ruse, le piège, la capture. Au moment où j'attrape le poisson, je vis une émotion intense, qui est d'ailleurs inversement proportionnelle lorsque la prise est ratée. Parfois, pour un poisson ridicule, j'ai vu des gens se mettre dans des états de fureur démente. Moi-même, j'ai plusieurs fois démolé mon matériel et je me suis presque cassé le pied en tapant dans un arbre. Mais, quand la prise est réussie, il y a cette sensation physique d'avoir entre les mains quelque chose de pesant, de vivant, de pris à la nature. C'est tout à coup la nature qui vous accueille et vous répond.

— *On pourrait donc dire qu'on touche et qu'on est touché?*

— L'histoire est en gros toujours la même. C'est celle d'un homme étranger au monde qui essaie d'entrer en relation avec lui. D'heure en heure, de lancer en lancer, il espère une réponse. Il attend que quelque chose lui dise: «Oui, je suis là, je t'entends...» Et quand il ne touche pas, quand il est bredouille, ou dans l'épreuve de la *mayaula* comme on dit en vaudois, la réponse est alors: «Va te faire cuire un œuf, il n'y a rien pour toi, tu peux continuer mais je m'en fous, tu n'existes pas...»

— *Précisément, comment définir cette espèce de guigne que les pêcheurs vaudois nomment la mayaula?*

— C'est l'expérience concentrée de l'échec et de l'étrangeté au monde. Plus les heures passent et plus cela devient insupportable. D'autant plus que le pêcheur n'est pas dénué d'esprit critique: il se voit lui-même en train de s'acharner et il se trouve de plus en plus grotesque tout en continuant à le faire. La *mayaula* est vécue comme le fiasco sur le plan de la séduction, quand vous voulez absolument séduire une femme et qu'elle vous rétorque «cause toujours!».

— *Paradoxalement, elle contribue aussi au plaisir de la pêche...*

— S'il n'y avait pas la mayaule, ce serait comme s'il n'y avait pas la mort : rien ne nous intéresserait. Comme l'a écrit Ramuz : « C'est parce que tout doit finir que tout peut être si beau. » Et c'est parce que le risque de la *mayaule* existe que le poisson prend tout à coup une valeur faramineuse. Il faut éprouver cette angoisse du néant ou de la solitude totale pour que la réponse positive soit bouleversante.

— *Pour la première fois, vous publiez non seulement un texte, mais aussi vos propres photographies. Qu'est-ce qui vous a conduit à le faire ?*

— Quand j'ai écrit *La Venoge*, vers 1986, j'ai eu l'occasion d'observer les photographes Marcel Imsand et Denis Roulet qui travaillaient à ce livre. Ça m'a passionné. J'avais moi-même acheté un appareil et pris de nombreuses photos de la Venoge dans un souci de documentation. J'ai donc continué à le faire. Surtout en noir et blanc. Et quand j'ai écrit *Le Pays de Carole*, un roman dont le personnage est un photographe, ça m'a repris de plus belle. J'ai alors décidé de faire un livre où je me jetterais aussi à l'eau comme photographe. Ce qui m'a intéressé, c'était de tenir à la fois le texte et l'image. Quand j'écrivais telle phrase, je savais que je pourrais utiliser telle photo et je n'avais donc pas besoin de donner trop d'explications. Inversement, il m'est arrivé qu'ayant fait une photo je me dise qu'elle devait rester et j'ai donc modifié mon texte en fonction d'elle. Je me suis en quelque sorte autocommenté et auto-illustré. Artistiquement, si j'ose dire, c'est vraiment un travail passionnant que j'aimerais bien refaire.

MICHEL AUDÉTAT

L'Hebdo, « Sélection des plus beaux livres illustrés », 2006

LE TENDRE CRI DU PÊCHEUR-ÉCRIVAIN

Jacques-Étienne Bovard raconte sa passion, ses rivières, ses poissons pris et parfois relâchés.

Dehors il fait gris. Un temps à pêcher en rivière si la pêche en rivière n'était pas fermée jusqu'en mars. Un temps à lire, alors. Des revues de pêche, des histoires de pêche, quelque chose qui fasse un peu battre le cœur du pêcheur privé par l'hiver de ses torrents et de ses rivières. Un livre. Le livre de Jacques-Étienne Bovard, écrivain certes, mais surtout pêcheur qui s'assume et avait envie de le dire, de le chanter, de le proclamer. Il y a des moqueurs dans son entourage (ou les imagine-t-il plus moqueurs qu'ils ne sont en réalité?). Menton levé, mains blanches, ils regardent la pêche et le pêcheur en se gausant, voire en se bouchant le nez. C'est pour eux qu'il écrit ce livre. Pour leur dire en quelque sorte, les pieds dans les cuissardes, la canne dans une main, le saucisson en croûte dans le panier, qu'il les emmerde.

Clair comme du kirsch

Tout est déjà clair comme du kirsch en page quinze, après la photographie des gorges de l'Orbe et avant celle de la Broye et de la Mentue: «Où est l'homme de quarante-trois ans, le père de famille, le prof de lettres, l'écrivain? N'a-t-il rien de plus intelligent, de plus noble à faire? Où en est le gros œuvre? A-t-il seulement relu tout Proust? S'ils me voyaient sur ce caillou, enrobé de coton huilé kaki, nez coulant, bonnet au ras des yeux. Pire, s'ils savaient l'énergie, le temps que je peux consacrer à la pêche, s'ils se doutaient de son importance, de son urgence parfois dans ma vie – à cette heure tout Proust, tiens, les cinq volumes de la Pléiade donnés sans

la moindre hésitation pour ce “lancer léger” de bambou refendu si bien équilibré... » Parler de pêche, c’est forcément ne parler que de soi, et Bovard ne fait que cela : parler de lui. Il a raison. L’histoire de Bovard par Bovard vaut la peine parce qu’elle commence, grandit, mûrit, s’amplifie, se solidifie au bord des eaux du pays, là où il apprend tout et comprend tout. On croise avec lui, en guettant la belle blanche remontée du lac, ses amis qui ne sont plus là, ceux qui continuent et la jeunesse qui sait goûter l’héritage de ce père et traquer avec lui l’élégante fario aux points rouges.

Les non-pêcheurs comprendront. Les pêcheurs se reconnaîtront à coup sûr, car c’est lui, mais c’est eux, cet homme qui entre dans un magasin de pêche pour acheter une bobine et en repart avec quatre poissons-nageurs pour le brochet, trente nouvelles mouches à truites, une canne. Et pas de fil. De la pêche, du cœur, de l’humour, tout ce qu’il faut pour rendre l’hiver du pêcheur plus court.

PHILIPPE DUBATH
24 Heures, 2006

LA BLANCHE DE SA VIE

C’est toujours un bonheur que de voir un écrivain gagner en liberté dans le développement de ses thèmes et de son expression, comme il en va des quatre récits de *La Pêche à rôder* de Jacques-Étienne Bovard, après les avancées déjà très remarquables du *Pays de Carole* et de *Ne pousse pas la rivière*, ses deux derniers romans. D’aucunes et d’aucuns, sans même y aller voir de plus près, auront fait cette petite moue des gens sérieux pour qui la Littérature ne saurait se complaire dans l’anecdote, en avisant

cet album assorti de photographies « maison », genre cadeau de fin d'année, où l'on voit la fille de l'auteur, un ami à lui pêchant de dos, son matériel exposé, un long poisson dans la rivière, que sais-je encore de plus inspirant pour les belles âmes de la paroisse littéraire romande ?

Quant à moi, déjà ferré par l'enthousiasme véhément de notre compère l'éditeur, mais demandant pourtant à y voir, j'ai bel et bien culbuté dans ce livre à l'unisson de l'auteur, puisque c'est par une chute dans la nuit matinale, suivie d'un empêchement ponctué de jurons, que Bovard marque son ouverture, au double sens du terme tant il est vrai que la première des quatre séquences du livre, intitulée *La Grande Blanche*, coïncide avec le premier jour légal de la pêche, non loin de l'embouchure de la Venoge.

Or tout de suite on y est : on y est physiquement, comme aux petites aubes les conquérants de l'inutile sortant de la cabane d'altitude, tout de suite on flaire la rivière après en avoir perçu la rumeur entre les feuilles, tout de suite on est comme happé par cette Attente dans laquelle va se dérouler tout un combat compliqué dont l'enjeu est une fuyante merveille, mi chair-mi fantôme, vivant défi qui ne peut qu'être dans l'absolu du pêcheur, aujourd'hui où c'est la mort, la « blanche de sa vie »...

La quête de l'absolu, chez Jacques-Étienne Bovard, ne va pas sans patauger, s'embrouiller dans le fil et le matos, surtout risquer de faire mayaule, l'expression vaudoise signifiant tout louper et rentrer bredouille. À cette sainte salope de poisse, l'écrivain consacre de formidables pages, dignes d'un grand écrivain. Deux passages, déjà, de *Ne pousse pas la rivière* avaient atteint cette intensité de fusion d'une perception très physique et d'une aspiration quasi métaphysique à vivre sa passion

jusqu'aux confins de l'extase et de la mort, dont l'inatteignable blanche était déjà le symbole. Dans *La Pêche à rôder*, où il gagne encore en liberté narrative et en puissance d'évocation, Bovard touche à toutes les gammes de sensations et de sentiments, de la tendresse filiale (la belle initiation de *Retrouvailles*) à l'amitié scellée par l'Aventure, en passant par la relation profonde avec la nature ou à la reconnaissance manifestée à ceux qui l'ont initié, au ressouvenir personnel d'épisodes familiaux révélateurs, enfin à tous ces petits côtés et tous ces beaux moments constituant les facettes de son Grand Jeu.

JEAN-LOUIS KUFFER
Le Passe-Muraille, 2006

MARIAGE DE TEXTES ET D'IMAGES

Quand on connaît le soin que met l'éditeur Bernard Campiche à chacune de ses publications, on ne s'étonne guère de la qualité de cette nouvelle collection. Baptisée *campImages*, elle est inaugurée par deux magnifiques ouvrages signés de deux auteurs phares de la maison, Jacques-Étienne Bovard et Anne Cuneo.

Dans *La Pêche à rôder*, Jacques-Étienne Bovard pose son regard d'écrivain et son œil de photographe pour dire le bonheur de la pêche, que ce soit l'impatience avant l'ouverture ou la traque plus ou moins fertile, avec une rare justesse. Des textes qui se marient parfaitement aux trente photos de l'auteur.

Anne Cuneo, elle, revient sur une aventure peu commune: une troupe de la Vallée de Joux a monté l'an dernier sa pièce, *Naissance d'Hamlet*, dans un théâtre élisabéthain construit pour l'occasion. L'auteure en a tiré un documentaire, *Opération Shakespeare*, qui se trouve en

DVD dans le livre. Au côté du texte et de photos du spectacle.

ÉRIC BULLIARD
La Gruyère, 2006

LA PÊCHE À RÔDER

Jacques-Étienne Bovard jette un pavé de poésie dans la mare des a priori contre la pêche. À la lecture de son livre on ne peut qu'envier cette liberté du pêcheur qui capte les humeurs les plus secrètes de la nature et vibre d'émotions si contrastées! C'est qu'il a le verbe accrocheur, Jacques-Étienne Bovard, drôle, confidentiel, riche en images et en sentiments. Illustré d'une sélection de photographies en noir et blanc, *La Pêche à rôder* est une invitation à écouter ses passions, à les vivre pleinement sans perdre de temps. À chacun pour ce faire de trouver sa rivière.

MARJORIE SIEGRIST
Terre & Nature, 2006

AU FIL DE L'EAU

La pêche réclame un engagement total. « Vous étiez parti pour donner trois coups de ligne sous le pont en passant, et à la nuit tombante vous voilà six kilomètres en amont, incapable encore de sortir de la rivière... » Attention sans faille, gestes dictés par le désir, patience, humour font partie de ces rendez-vous amoureux entre un homme et un poisson. Qui attend l'autre? Qui prend

l'autre ? Lequel des deux rend sa liberté à l'autre ? L'écrivain nous invite à fréquenter en sa compagnie, silencieusement, quelques cours d'eau et rivières. Et offre une belle parabole de la vie. De ses recherches infructueuses, des retrouvailles inattendues et chaleureuses, des déceptions et des joies. Et il ne faut pas craindre de se mouiller pour déceler toutes les promesses. D'une telle passion et de la vie.

SERGE MOLLA
Bonne Nouvelle, 2006

AVEC BOVARD, LA PÊCHE EST PASSIONNÉE

On connaît le talent d'écrivain de Jacques-Étienne Bovard. Ce qu'on ignore peut-être, c'est que l'auteur de *Ne pousse pas la rivière* et *Nains de jardin* est un amoureux de la pêche. Son dernier livre, *La Pêche à rôder*, juxtapose à ses récits une trentaine de ses magnifiques photos. « Le pêcheur rôde, ruse, rêve, délire, jubile, explose – de joie, de fureur », note l'éditeur. « Et c'est toujours un morceau de lui-même qu'il finit par ferrer, dans les clairs-obscur où le regard se perd. » L'ouvrage inaugure la collection de beaux livres *campImages* de Bernard Campiche. Jeudi 23 novembre, à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, Jacques-Étienne Bovard en lira des extraits et discutera ensuite avec le public. La rencontre s'inscrit dans la série de manifestations en l'honneur du vingtième anniversaire des Éditions Campiche.

Le Courrier, 2006

LA PÊCHE AVEC JACQUES-ÉTIENNE BOVARD

Pérégrinations. Le romancier vaudois Jacques-Étienne Bovard est un fêru de pêche. Parce qu'il aime rôder le long des rivières et des lacs. Attendre, ruser, jubiler, rêver, taquiner. Il s'en explique dans cet album grand format, illustré par trente de ses propres photographies. Un texte enlevé qui narre les pêches d'ici et d'ailleurs, l'amitié, les rires et les coups de gueule, la majesté de certains poissons. La beauté de certains instants.

JACQUES STERCHI
La Liberté, 2006

PASSION DE PÊCHEUR

Amoureux des rivières depuis l'enfance, le romancier Jacques-Étienne Bovard illustre sa passion de naturaliste pêcheur par des textes et des photographies qui donnent envie d'aller taquiner le goujon tout en relisant ses livres pleins d'humour et de respect pour la nature.

JEAN-BLAISE BESENÇON
L'illustré, 2006

LA PÊCHE À RÔDER

Magnifique album texte-photos de l'ex-Morgien Jacques-Étienne Bovard, écrivain et professeur au Gymnase de la Cité, qui nous avait déjà laissés entrevoir, dans *Ne pousse pas la rivière*, son dernier roman, toute la passion qu'il porte à la pêche. Édité chez Bernard Campiche, qui fête ses vingt ans d'édition, ce volume grand

format, orné d'une trentaine de très belles photos noir-blanc de l'auteur, est bien construit sur deux axes, le pêcheur et le rôdeur. Du premier, on apprendra la patience et l'entêtement, les échecs (la fameuse « mayaulé ») et les glorieuses réussites, avec même quelques pages sur l'histoire de la pratique halieutique. Du second, on suivra les errances, aussi bien tout au long des rivières que dans les méandres du souvenir. Et pour un lecteur morgien, voilà qui est tout particulièrement attrayant, qui le mènera des classes du Bluard à celles de Couvaloup, avec quelques piquants portraits d'enseignant(e)s, puis au bord du lac, à la rencontre de pêcheurs professionnels, auprès desquels le jeune Jacques-Étienne s'est formé. Tout cela emballé dans une langue savoureuse, au vocabulaire charnu et dense, piqué d'expressions du terroir et d'allusions facétieuses, qui ouvrent mille perspectives. On a pu particulièrement s'en rendre compte, vendredi 15 décembre dernier, lors d'une lecture que l'auteur a faite à la Bibliothèque municipale, devant un auditoire rapidement sous le charme...

Journal de Morges, 2006

BOVARD AU FIL DE L'EAU

Magnifique et émouvant ouvrage regroupant textes et photos signés Jacques-Étienne Bovard. L'écrivain vaudois, chroniqueur à *Migros Magazine*, retrouve les joies de la pêche en même temps que mémoire, rêve et émotions se mélangent à la surface de nos rivières. Simple et beau.

PIERRE LÉDERREY
Migros Magazine, 2006

*DEUX PREMIERS « BEAUX LIVRES »
POUR INAUGURER LA COLLECTION CAMPIMAGES*

Anne Cuneo et Jacques-Étienne Bovard inaugurent une nouvelle collection des Éditions Campiche

« C'est royal, c'est génial ! » Jacques-Étienne Bovard ne tarit pas d'éloges en découvrant son premier livre d'images, *La Pêche à rôder*. L'ouvrage sent encore l'imprimerie; il vient juste d'arriver aux Éditions Bernard Campiche. L'écrivain est là pour dédicacer les premiers exemplaires destinés à la campagne de promotion du livre. Il est admiratif devant la qualité du travail photographique.

« Les plus petits détails sont perceptibles, même sur les prises de vue à contre-jour », constate Jacques-Étienne Bovard. Il a réalisé lui-même les photos argentiques noir et blanc qui illustrent son livre. Cette scène se déroulait hier en fin de matinée dans les bureaux de l'éditeur urbigène.

Un travail énorme

Dans le même décor, quelques heures plus tard, c'est Anne Cuneo qui découvre son livre *Opération Shakespeare, une aventure*. « Je suis très fière d'inaugurer une nouvelle collection de Bernard Campiche. Jamais je n'aurais cru qu'un livre comme celui-là puisse porter ma signature », confie l'écrivaine aux talents multiples. Dans ce livre également les photos sont de toute beauté. Elles sont l'œuvre d'Anne-Lise Vullioud.

L'ouvrage est un livre d'images accompagné d'un DVD. Anne Cuneo le décrit comme l'aboutissement d'un processus. Le texte relate le travail de l'auteur sur Shakespeare et comprend la pièce *Naissance d'Hamlet*

écrite pour la compagnie du Clédar. La troupe de comédiens amateurs de la Vallée de Joux a joué l'œuvre dans le théâtre élisabéthain récemment acheté par Yverdon. Le film fixé sur le DVD retrace l'aventure vécue à la Vallée l'été dernier. Il est le fruit d'un énorme travail et met remarquablement en valeur les activités « du Clédar », comme on dit dans la région.

Avec sa nouvelle collection de « beaux livres », Bernard Campiche frappe fort. Il a osé investir. Le succès devrait être au rendez-vous.

PIERRE BLANCHARD

24 Heures, 2006

LES NOUVEAUX TRÉSORS DE CAMPICHE

Nouvelle collection

Pour fêter ses vingt ans d'édition, Bernard Campiche sort deux ouvrages magnifiques

D'un côté, Jacques-Étienne Bovard et *La Pêche à rôder*. De l'autre, Anne Cuneo et son *Opération Shakespeare, une aventure*. Deux livres de qualité, accompagnés de superbes photographies en noir et blanc, qui inaugurent la nouvelle collection des Éditions Bernard Campiche.

Jacques-Étienne Bovard nous conte son histoire, son enfance, ses souvenirs au fil des pages, au bord de l'eau, le long des rivières et des lacs. Les photos de l'auteur soulignent toute la poésie de ces moments de silence, de bien-être ou de doute à attendre que le poisson morde à l'hameçon. De cette pêche miraculeuse, Jacques-Étienne Bovard fait remonter à la surface des bribes de son passé : « Il s'agit de son premier écrit autobiographique », souli-

gne Bernard Campiche. C'est drôle, pétillant, touchant, à l'image de ses *Nains de jardin*.

Changement de décor avec Anne Cuneo qui nous offre l'incroyable aventure de l'*Opération Shakespeare à la Vallée de Joux*, à travers des textes, des illustrations et un DVD du film qu'elle a elle-même tourné. Elle nous invite à redécouvrir l'incroyable périple du théâtre amateur du Clédar. Et revient sur cette dynamique création collective qui a mobilisé toute une région. « Pour moi, c'est un livre d'or dans lequel Anne Cuneo recompose l'histoire de l'opération Shakespeare », commente Bernard Campiche.

Des mots, des images, un DVD... Il ne manque que la chanson : « J'ai un projet auquel je tiens particulièrement, confie l'éditeur vaudois, à savoir publier toutes les partitions de Michel Bühler. » Belle musique d'avenir!

ISABELLE BRATSCHI

Le Matin, 2007

LA PÊCHE À RÔDER

Il y a de l'air vif dans ces pages, celles qui vont de belle impatience, et bien avant le matin, vers la rivière. Cette impatience qui grouille parce qu'elle est cette passion du pêcheur qui n'a d'yeux que pour elle, proie fuyante, proie imaginée, à conquérir, cette proie qui lui ressemble et avec qui il dialogue... Dans *La Pêche à rôder*, Jacques-Étienne Bovard remonte aux temps de ces eaux qui se découvrent jusqu'aux rives de l'enfance.

C'est là le premier livre de la collection *campImages* où figurent une trentaine de photographies (noir/blanc) de l'écrivain.

Le théâtre, et l'intense manière dont il lie des comédiens amateurs, vit dans le deuxième volume de la collection, signé Anne Cuneo, *Opération Shakespeare, une aventure*, qui s'accompagne d'un DVD.

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT
Coopération, 2007